

## Le taille-crayon

Aujourd'hui encore, je dois me rendre à la bibliothèque. Pas par plaisir, cela fait quarante ans que je ne vais plus dans les bibliothèques par plaisir, mais par obligation, puisque depuis quarante ans, je suis bibliothécaire.

Je n'ai pas d'ambitions, car quelle ambition pourrais-je avoir dans ma situation ? Parmi toutes les tâches que je dois accomplir, il en est une que je laisse de côté ou que je confie à mes collègues, soit qu'elles me rebutent, soit qu'elles sortent du domaine de mes compétences. Et c'est le cas de tout ce qui est en rapport avec ce que l'on appelle les « nouvelles technologies de l'information et de la communication. J'aurais sans doute pu m'adapter, mais je n'en ai pas le goût. Tout ce qui est e-books, liseuses, tablettes, smartphones, m'ennuie profondément. Ce que j'aime, c'est traiter certains dons, soit que le sujet du livre m'attire, soit que l'objet en lui-même me séduit. J'appose alors sur la page de titre la cote, le numéro d'inventaire, et la mention « exclu du prêt » qui signifie qu'il s'agit d'un livre rare, précieux, ou important, que nous ne pouvons pas nous permettre d'égarer, encore moins de perdre. J'utilise pour cela un crayon à mine grasse. Je me refuse à utiliser les crayons fournis par l'administration, car j'aime les mines de gradation B, qui ne s'inscrivent pas dans le papier, mais laissent une trace onctueuse, moelleuse, large, et plus difficile à effacer qu'on ne l'imagine. J'achète donc mes propres crayons, d'une marque réputée, et qui sont, pour des crayons cela s'entend, excessivement coûteux. Si l'inscription du numéro d'inventaire est pour moi source de plaisir, ce n'est rien en regard de la volupté que j'éprouve à tailler mes crayons.

Là encore, j'ai mes petites habitudes. J'avais utilisé, dans mon enfance, les taille-crayons que nous distribuait l'instituteur. Ils étaient passables, avec leur corps en aluminium et leur lame interchangeable. Puis j'avais utilisé d'autres taille-crayons plus ludiques. Et je me souviens d'un modèle mappemonde, assez répandu chez les écoliers. Le taille crayon était inséré dans une minuscule mappemonde, formée de deux hémisphères détachables en fer-blanc décoré. Cette mappemonde servait de réceptacle aux taillures de crayon. Mais les lames étaient de piètre qualité, et le corps du taille-crayon, en plastique moulé, épousait mal le crayon. Les résultats étaient mauvais, avec une sorte de hachage du bois au lieu de la découpe fine et nette qui fait de jolis copeaux de bois. Puis j'ai taillé mes crayons avec un canif : cela me semblait plus adulte, plus viril. Le taille-crayon, c'était pour les petits, pour les filles... Et puis je n'ai plus utilisé de crayons.

Lorsque j'ai appris à écrire, on nous faisait écrire au crayon pendant de longs mois, et lorsque nous avons acquis quelque habileté, nous passions à l'encre et au porte-plume. Dans la classe, la petite section écrivait au crayon, les grands écrivaient à l'encre. Pour en revenir au taille-crayon, j'ai utilisé à nouveau le crayon lorsque je suis devenu bibliothécaire. C'était indispensable, car les mentions que nous apposons sur la page de titre des livres ne sont pas nécessairement définitives. Et sur un livre ancien, toute mention manuscrite à l'encre représente une altération du document. Mais pendant longtemps, j'ai écrit avec n'importe quel crayon, taillé avec ce qui me tombait sous la main.

Mon père m'avait montré qu'à chaque usage, chaque type de papier, correspondait un crayon : du crayon gras pour le dessin artistique jusqu'au crayon extra-dur pour le dessin industriel sur du papier calque, avec lequel on peut tracer au 1/10e de mm.

Ce qui me soucie, c'est que j'ai égaré mon taille-crayon et que mon crayon n'est pas taillé. En théorie, je pourrais utiliser un autre taille-crayon, voire un autre crayon, mais je ne peux m'y résoudre. J'ai cherché un peu partout, dans mes poches, sur mon bureau, dans les tiroirs. Je serais fort étonné de l'avoir laissé sur une table dans la salle de lecture. À moins qu'on me l'ait volé. Ce ne serait pas impossible dans la mesure où c'est un objet relativement coûteux, mais d'un autre côté, il n'y a pas beaucoup de gens qui savent reconnaître ce modèle de taille-crayon et qui ont une idée du prix. Je pourrais en acheter un autre, je puis tout de même faire face à la dépense, mais l'idée m'est insupportable. Je l'ai acheté il y a quelques années, pour moi, un plaisir égoïste, une jouissance solitaire, et ce modeste objet est devenu peu à peu une sorte d'objet-fétiche.

J'ai de plus en plus de difficultés à me rendre à mon travail. Lorsque les premiers symptômes sont apparus, j'ai acheté une Jaguar. Ce n'était pas une voiture neuve, je ne l'avais pas payé des fortunes, mais c'était tout de même une belle voiture, dans le style traditionnel anglais, avec du cuir, du bois verni, de la moquette épaisse, frappée un peu partout du Jaguar bondissant (le leaper) et du Jaguar rugissant (le growler). Le plaisir de conduire cette automobile, si confortable, silencieuse, si moelleuse, douillette l'hiver, fraîche l'été, m'aidait à me décider à partir chaque matin. Mais si j'apprécie toujours ma voiture, je m'y suis habitué, et les sensations se sont émoussées. J'en ai même changé, mais j'ai repris à peu près le même modèle, avec deux cylindres de plus. Et il ne me suffit plus de me dire que je vais m'installer au volant de ma Jaguar pour me donner envie d'aller à la bibliothèque. Peut-être une décapotable ? Il faudrait que je trouve une XK8 en bon état. Elles sont maintenant très bon marché et finalement, j'aurais peut-être intérêt à choisir un coupé car ils sont encore moins chers que les cabriolets. Dans l'immédiat, l'idée de m'installer bien au chaud dans mon bureau, porte fermée, et d'annoter quelques livres avec un crayon bien taillé me redonne un peu de courage. Mais ceci vaut pour l'hiver et l'automne. Quand viennent les beaux jours, ce bureau mal ventilé manque d'agrément.

Les livres commencent à s'accumuler sur mon plan de travail. Et comme j'ai fait en sorte que le traitement des dons soit ma tâche principale, je n'ai pas d'autre occupation que de répondre de temps à autre aux questions des lecteurs. Dieu merci, j'ai encore de la ressource de ce côté-là. Je connais bien les collections, et je suis encore très au fait de l'évolution des instruments de la recherche bibliographique. Il faut dire que je pratique la recherche documentaire pour mes besoins personnels, et que c'est la meilleure façon d'apprendre et de se tenir au courant des nouveautés.

Et j'en viens à ma deuxième utilisation du crayon. Lorsque j'ai rédigé un texte, pour le relire soigneusement, je l'imprime, et c'est là que j'effectue corrections et annotations exclusivement au crayon. J'ai là sous mes yeux le tirage d'un article que je viens d'écrire, sur les expositions canines dans l'Angleterre en guerre, qu'il faudrait que je corrige. Il n'y a pas d'urgence, car je n'ai pas encore trouvé de revue qui accepte de publier cet article. Mais je ne désespère pas, car le sujet est d'une importance capitale. Il traite des expositions canines, que les Britanniques ont maintenues, en dépit des restrictions de la guerre, des alertes, des bombardements, des difficultés de circulation. On voit que l'esprit de résistance, la fierté nationale, s'est exprimée aussi et surtout peut-être, dans la volonté des Anglais de conserver leur genre de vie, leurs traditions, leurs bizarreries parfois, en dépit de

l'adversité. J'ai beaucoup travaillé sur cet article, compilant d'innombrables journaux locaux et revues spécialisées. J'espère retrouver rapidement mon taille crayon, car je voudrais bien mettre une dernière main à cet article. Je n'aurais plus qu'à chercher des illustrations, tâche difficile mais amusante, car l'illustration doit être pertinente, de bonne qualité, et libre de droits. Il n'y a pas plus rapiat qu'un éditeur, du moins tant que l'auteur ne bénéficie pas d'une notoriété suffisante pour garantir quoi qu'il arrive un bon volume de ventes. Mais là encore, j'aime bien imprimer sur papier les illustrations, et rédiger les légendes au crayon.

Tout cela ne peut plus durer. J'ai décidé de me lancer ce matin à la recherche méthodique de mon taille crayon. J'ai fait savoir à mes collègues que je serais très occupé toute la journée et qu'il ne faut pas me déranger. J'ai la chance d'avoir de bons camarades, qui n'attendent plus rien de moi, et qui apprécient en revanche mon humeur toujours égale et ma serviabilité. Et si un lecteur, qu'il soit étudiant de première année ou chercheur confirmé, a des demandes particulières comme une recherche bibliographique complexe, ils savent qu'ils peuvent me l'envoyer. Ma compétence est reconnue et je suis particulièrement obstiné. Il m'arrive devant un problème particulièrement épineux, de poursuivre la recherche à mon domicile, et d'y passer même une partie de la nuit, tant j'ai horreur de laisser une question sans réponse, et surtout, de faillir à ma réputation.

Je n'ai toujours pas retrouvé mon taille-crayon. Heureusement, il me reste ma gomme, et j'ai de quoi travailler une journée, et plus. J'ai une belle gomme, que j'ai achetée dans un magasin de fournitures pour artistes. Car c'est là qu'on trouve les meilleures gommes, moelleuses, épaisses, qui n'arrachent pas le papier. Elles sont si tendres qu'on en mangerait. Et fait, j'en ai déjà mangé, mais il y a très longtemps, je ne devais pas avoir plus de 9 ou 10 ans. La consistance est agréable, c'est plaisant de mordre dans cette texture souple et ferme. Le goût est détestable, je n'ai jamais recommencé. Car toujours dans les dons, nous recevons des livres assez anciens, avec des textes soulignés, annotés, commentés par les lecteurs successifs, et lorsque ces annotations sont au crayon, nous les effaçons. J'ai décidé de m'en occuper moi-même, d'abord pour lire les commentaires qui parfois sont amusants, pour m'assurer que le gommage est fait avec précautions, sans froisser les pages, sans abîmer le papier, mais aussi pour le plaisir de gommer que je ne laisse à personne d'autre. C'est souvent assez long, il m'arrive de passer plus d'une heure sur un livre. Comme c'est un travail qui doit être fait, je ne vois pas pourquoi je n'en aurais pas le monopole, puisque j'y prends plaisir. Et lorsque j'ai gommé deux ou trois livres dans ma journée, je ne suis pas mécontent.

Parfois, je viens avec mon chien à la bibliothèque. Je ne pense pas que ce soit autorisé par le règlement, mais je n'ai pas vu davantage d'interdiction expresse. Il y a des affiches et des pictogrammes qui rappellent l'interdiction de fumer, et dans la bibliothèque l'interdiction de téléphoner, de boire et de manger. Il existe aussi dans le règlement intérieur un article qui limite la consommation de boissons alcoolisées dans les locaux universitaires à quelques circonstances bien définies, et proscrit les alcools forts, mais les chiens ne sont nulle part mentionnés. Quelques entreprises dans le vent encouragent les employés à venir avec leurs animaux, car on a remarqué que la présence d'un chien ou d'un chat favorisait la communication et prévenait les conflits. Mais la vérité, c'est que je m'accorde quelques privilèges étant le plus ancien dans le grade le plus

élevé, et bientôt à la retraite. Mon teckel reste le plus souvent dans mon bureau, mais il arrive qu'il trotte dans la bibliothèque, à l'amusement des étudiants. Il faut reconnaître que ce petit clown s'y connaît pour attendrir son monde. Mes collègues l'aiment bien, et même ceux qui a priori n'aiment pas trop les chiens reconnaissent « qu'il est vraiment mignon ». Ma plaisanterie habituelle consiste à déclarer que je prends mon chien pour la jurisprudence. Etonnement de mon interlocuteur. - He oui, c'est un chien d'arrêts. La plaisanterie est d'autant plus savoureuse pour les spécialistes savent que le teckel est un chien courant, un chien de chasse au déterrage, un chien de recherche au sang, mais qu'il n'a ni la conformation ni la taille d'un chien d'arrêt.

Tout cela me fait penser qu'il est temps d'aller faire faire une petite promenade à mon teckel. Je rechercherai mon taille-crayon un peu plus tard. Je rencontre dans le quartier Mme Z. Je l'ai baptisée Madame Zanimu parce qu'elle me parle sans arrêt des emplettes qu'elle fait chez Zanimu pour son Yorkshire : elle y achète tout, les produits de toilette, les croquettes, les manteaux, les laisses et harnais pour son chien. Et elle a fini par y acheter ses propres vêtements au rayon jardinage (c'est dire qu'elle n'est pas dans le style tailleur/escarpins), l'essentiel de sa propre nourriture, la bière, le cidre. Les selles de son chien sont sa seconde préoccupation. Agatha (puisque c'est le nom de sa « chose poilue ») refuse dit-elle de « faire caca », et ce depuis qu'elle est allée se faire opérer chez le vétérinaire. En réalité, Agatha ne refuse pas, mais l'évènement n'a lieu qu'une fois par jour, et encore après de nombreuses manœuvres de persuasion de la part de Madame Zanimu. J'ai beau lui dire que c'est peut-être normal, rien n'y fait.

J'en viens à une autre volupté, le coupe-papier. Jusque dans les années 60, beaucoup d'éditeurs vendaient les livres non découpés. C'était au lecteur de couper les pages pliées. On disait qu'un « vrai lecteur » c'était quelqu'un qui aimait couper les pages. Et c'est pour cela que les éditeurs ne faisaient pas rogner au massicot, pour satisfaire les vrais lecteurs. Et chez les relieurs, la tradition de la reliure d'amateur était de rogner la tranche, le pied, mais de simplement ébarber la tête. Dans les dons, nous recevons parfois des livres assez anciens, dont les pages n'ont jamais été coupées. Quelle fête, quelle jouissance de glisser le coupe-papier et de sentir la fibre céder sans résistance à une lame peu tranchante. Et quelle fierté de d'ouvrir le livre à sa fonction première, qui n'est pas d'être vendu ou d'être aligné sur une étagère, mais d'être lu.

Et j'ai encore une autre occupation, mon escabeau. Tout est arrivé au décès de ma grand-mère. Je lui avais offert, avec mon premier salaire, un joli coucou de la forêt noire. Comme tous les coucous, il sortait faisant « coucou » aux heures et aux demies, tout en faisant retentir son timbre. Deux oiseaux semblaient donner la becquée à leurs petits, c'était gai, coloré, ma grand-mère était ravie. Au décès de ma grand-mère, j'avais récupéré le coucou. Malheureusement, mon épouse n'éprouvait pas pour les coucous, la même tendresse que moi, elle avait catégoriquement refusé que je le suspende même dans notre entrée. Je n'avais donc pas eu d'autre solution que de l'installer dans mon bureau. Curieux mobilier de bureau, me dira-t-on et parfois des visiteurs m'en font la remarque. Je cite alors *Messieurs des ronds-de cuir*, de Georges Courteline. Il mentionne en effet un coucou dans le bureau que partagent Lahrier et le Père Soupe.

L'installation du coucou, sans être difficile, était un peu compliquée. C'était un mur de brique creuse, donc impossible d'utiliser un crochet à clouer. Il fallait percer, cheviller, et visser un piton. J'avais donc apporté de chez moi ma perceuse sans fil, une mèche de petit diamètre, quelques chevilles pour matériaux creux et un piton à visser. Et pour pouvoir opérer plus commodément que juché sur une chaise, j'avais aussi apporté un escabeau. En repartant, le soir, j'avais oublié cet escabeau. Le lendemain, je me suis avisé qu'il ne gênait absolument pas dans mon bureau, qui est vaste, et qu'il pouvait m'être utile à de multiples occasions sur mon lieu de travail, d'autant que j'en ai un deuxième chez moi, entreposé dans la cave. Comme mon escabeau avait quelques traces de peinture, j'ai entrepris de le nettoyer, en utilisant une pâte abrasive. Et l'aluminium s'était mis à briller comme de l'argent, comme du reste brille l'aluminium des avions lorsqu'ils ne sont pas recouverts de peinture. J'ai donc poursuivi le polissage dans les moindres détails : j'ai dans un tiroir de mon bureau un flacon de mirror et un chiffon. De temps à autre, je polis mon escabeau, qui étincelle au grand étonnement de tous ceux qui pénètrent dans mon bureau. Je l'ai appelé l'échelle-lettres, allusion à l'indice de rémunération des fonctionnaires d'un certain grade en fin de carrière, plaisanterie dont seuls les initiés peuvent saisir la subtilité.

Parfois, on frappe à la porte : Bonjour Monsieur, puis-je vous emprunter l'échelle-lettres ? Mes jeunes collègues sont toujours très déférents. Ils ont des égards, en raison de mon âge, mais je ne pense pas que ce soit véritablement du respect. Et je réponds invariablement : « très volontiers, mais faites-bien attention à ne pas la rayer ». Il me suffit d'une petite heure de polissage chaque semaine pour conserver à mon échelle l'éclat de l'argent. Elle ressemble maintenant si peu à un objet utilitaire que je sens que je vais la présenter comme une œuvre d'art contemporain. Il faudrait peut-être que je la suspende au plafond ? Entre les annotations au crayon, le nettoyage des livres à la gomme, le polissage de mon escabeau, et une ou deux visites dans la semaine, j'ai largement de quoi occuper mes journées. L'administration ne m'offre guère plus de perspectives intéressantes. En toute franchise, la participation à des réunions et groupes de travail sur le nouveau « management » ou autres lubies à la mode ne m'emballent pas.

Je reste un grand lecteur, et j'ai la faculté de pouvoir m'intéresser à peu près à tout. Je crois du reste que tous les individus ont cette faculté. Il suffit de l'accepter. C'est l'ennui, et la pauvreté du choix de lectures disponibles qui nous conduit à découvrir un intérêt, et parfois plus, pour les sujets les plus divers et les plus arides. Je me souviens ainsi avoir découvert, dans une publication officielle que j'étais censé re-cataloguer, un traité de la métallisation par projection. Bien que certains passages soient hors de ma portée, car exigent quelques connaissances scientifiques préalables, j'avais fait mes délices de ce traité. Je me souviens aussi d'un dimanche de service dans la Marine nationale. Le bateau était à quai, et je n'avais rien d'autre à faire que d'assurer une permanence devant un téléscripneur. Si des messages qui nous concernaient arrivaient, je devais les transmettre par l'intermédiaire du planton à l'officier de garde, et c'est à peu près tout ce que j'avais à faire. J'avais oublié de prendre de la lecture – je prenais d'ordinaire mon habituel magazine de voitures anciennes, *Practical Classics*, ou un livre d'histoire. Et j'avais trouvé dans un tiroir sous le téléscripneur Sagem *La Première habitude*, le premier roman de Françoise Lefevre. Un livre de femme, un livre impudique, car elle y dévoile ses sentiments les plus intimes, sa relation avec la maternité. Je me suis toujours demandé qui avait pu

l'oublier là. C'est l'écriture de Françoise Lefevre qui m'avait captivé, c'est si rare de trouver dans la production contemporaine, les livres écrits par des gens qui ont le don des mots. Je remercie le « matelot inconnu » de m'avoir fait découvrir ce trésor.

Pour en revenir à mon taille-crayon, je me retrouve dans une impasse, et il ne s'agit pas là d'un tic de langage. Sans cet objet, je ne peux plus travailler, je n'avance pas, il m'est impossible de m'atteler à la moindre tâche. Et je sais que ce n'est pas en allant acheter un autre taille-crayon du même modèle que la situation pourrait se débloquer. Je puis simplement m'asseoir à mon bureau sans rien faire, et attendre que les heures passent. Dieu merci, le coucou est là pour m'annoncer les heures et les demi-heures. C'est ainsi, je n'y puis rien, mais ce blocage psychologique commence à m'inquiéter. Je sens bien que ce n'est pas tout à fait normal, mais je ne me vois pas aller expliquer mes histoires de taille-crayon à un psy, d'autant que je redoute les conséquences. Et je ne vais pas davantage en parler chez moi, inutile de faire naître des inquiétudes. Je sens que je ne retrouverai jamais mon taille-crayon. Privé de mes occupations favorites, je n'ai plus d'intérêt à rester au travail. J'envisageais de poursuivre mon activité encore deux ans, mais puisque j'ai mes annuités, et que j'ai atteint l'âge requis, j'ai pris la décision de faire valoir mes droits à la retraite.

Il me reste six mois de présence à effectuer. Et puisque je suis condamné à tuer le temps, je vais reprendre des lectures interrompues il y a longtemps. S'il y a de grands auteurs que je n'ai jamais abandonnés, comme Flaubert ou Maupassant, il y en a d'autres que j'ai un peu oubliés. Victor Hugo par exemple, et en particulier Victor Hugo le poète. Parce que la poésie de Victor Hugo, ça se lit tout seul, ça coule comme l'eau de la rivière. Bien sûr, il est agaçant, au point qu'il mérite le surnom de Victor Ego, mais c'est le plus grand, hélas. Je retrouve aussi Constant Malva, que j'avais mis dans un coin. Constant Malva, le mineur-écrivain. J'avais été frappé par sa sincérité, sa lucidité aussi. Enfin un mineur qui ne fait pas dans le romantisme sur la mine et le charbon. Un homme sensible à l'injustice, à la souffrance des animaux comme à celle des hommes. Et j'avais été subjugué par la puissance de son écriture, un style primitif en apparence, mais en réalité très travaillé. Il mérite mieux que d'être qualifié d'écrivain-prolétaire. Je relis aussi les auteurs Fin-de-Siècle, les décadents grand-guignolesques comme Jane de la Vaudère. Et puis, il y a Virginie des Rieux. J'avais dix-huit ans lorsqu'une camarade de lycée (j'étais en classe préparatoire) m'avait prêté *La Satyre*. Je ne lui ai jamais rendu, et c'est cet exemplaire que j'ai retrouvé chez moi au fond d'un tiroir. La encore, ce fut un choc. Elle savait écrire, la blondinette, il lui arrivait d'abuser de facilités, mais cette abondance même était jubilatoire. Étonnant pour une fille de 23 ans. On me dira que Sagan était plus jeune, c'est vrai, mais Sagan était en définitive assez conventionnelle. Elle a fait une carrière d'écrivain dans les règles. Des Rieux, c'est le mystère, après la *Satyre*, un autre roman, *Chandeleur et Dorothée*, et puis plus rien, elle disparaît. Je relis la *Satyre*, je dissèque, il y a des faiblesses, mais il y a de la mâche comme on dit pour le vin, et on se régale. J'aurais bien aimé la rencontrer, Virginie.

Les 6 mois se sont écoulés, mes fonctions vont prendre fin le 31 décembre. Roland Leneveu, mon adjoint, est un brave garçon, qui va me succéder. Sur certaines questions, il est beaucoup plus compétent que moi, mais il manque parfois de jugement. Un bon point, il n'y a pas en lui une once de méchanceté, et c'est le cœur léger que je lui laisse la lourde responsabilité du personnel. Je sais

qu'il laissera les gens travailler gentiment, sans prétendre faire usage d'une autorité factice. Pour mon départ, nous avons privatisé la salle de réunions. Le personnel est venu, ainsi que quelques invités extérieurs. J'ai préparé avec soin mon petit discours :

« Me voici parvenu au terme d'une longue carrière, puisque je totalise 41 ans et 6 mois de services civils et militaires. J'ai assisté à de nombreux départs, et j'ai le souvenir de quelques pénibles cérémonies. J'ai vu un président d'université lisant avec difficulté et en écorchant les noms (il avait dû oublier ses lunettes), un texte qu'il n'avait sans doute pas rédigé lui-même, égrenant toutes les étapes de la carrière d'un agent, ne faisant grâce d'aucun changement de grade ou d'échelon à un auditoire impatient de se désaltérer. J'ai vu des fonctionnaires refusant toute manifestation officielle ou amicale, partant à la dérobée sans laisser d'adresse, comme s'ils fuyaient les agents du fisc.

J'en ai vu aussi préparer longtemps à l'avance un discours fielleux dans lequel ils réglaient des comptes, et disaient leur fait en public à leurs « ennemis », pour finalement, le jour venu, balbutier quelques vagues remerciements, et accepter maladroitement leur coffret de CD.

Je n'ai pas voulu que mon départ se passe dans de semblables conditions et j'accepte avec simplicité vos témoignages de sympathie. Comme je ne suis ni pêcheur ni golfeur, je vous remercie de m'avoir épargné les cannes appropriées. Quant au déambulateur, nous attendrons encore quelques années, du moins je l'espère.

Puisqu'il faut bien évoquer la vie professionnelle, je préfère, si vous le permettez, le faire moi-même.

Je me souviens de mon excellent maître le regretté Olivier Loyer, disparu prématurément à l'aube de la cinquantaine. L'austérité de ses travaux (sa thèse d'État était consacrée à Richard Hooker, le grand théologien de l'anglicanisme) ne l'empêchait pas d'être malicieux. Il m'avait dit un jour que je lui faisais penser à Jean Cocteau, non pour ma maîtrise du verbe, mais pour ma tenue vestimentaire. Il faut dire qu'à l'époque, je portais les cheveux longs comme c'était la mode, et il m'arrivait de temps à autre d'arborer des petits gilets et des nœuds papillon immodestes, tant par leurs dimensions que par leurs coloris. Et c'était ainsi que je m'étais présenté à l'oral du concours de l'ENSB. Curieux hasard, j'avais été interrogé sur Jean Cocteau, et je n'ai pas souvenir que ma prestation ait été particulièrement brillante. Mais il y avait là dans les membres du jury des messieurs du Ministère de la culture séduits par ma tenue, et que j'avais entendus chanter dans leur tête : « Il est des nôtres... ». Rien ne m'ôtera de l'esprit que j'ai été reçu sur un malentendu. J'entrai donc dans les bibliothèques par la grande porte. Mais cette porte allait se refermer sur moi, et chose que j'ignorais, le verrou était posé à l'extérieur, moyennant quoi j'ai pu passer quarante ans de ma vie à l'abri des intempéries.

Ma carrière n'a rien de bien remarquable, mais elle se sera déroulée pour l'essentiel en milieu universitaire, et c'est sans doute cette proximité avec la connaissance qui m'a rendu la vie agréable. Il ne s'est pas passé une journée sans que j'apprenne quelque chose, et encore n'ai-je pas profité pleinement de toutes les possibilités qui m'étaient offertes. Je dois cependant reconnaître que j'ai eu la chance de partir un an en échange à San Diego, en Californie du sud, de bénéficier d'une bourse du British Council, et de deux bourses Fulbright, qui m'ont conduit à traverser les États-Unis d'Est en Ouest.

Mon cher Roland, n'étant point un monarque, il ne m'est pas loisible de désigner mon successeur. Sachez cependant que c'est vous qui seriez choisi si j'en avais le pouvoir. C'est pourquoi

je vous fais personnellement don de mon escabeau, l'échelle Lettres, en vous souhaitant ardemment de l'atteindre dans un avenir proche, autrement dit d'être bientôt promu au grade de conservateur en chef. »

Leneveu prend la parole à son tour :

« Avant les libations, et je vois que vous avez prévu sérieux, deux cartons de six bouteilles et pas de la bière, je viens vous présenter au nom de tout le personnel deux petits souvenirs. Le premier ne sera pas éternel, mais j'espère que vous conserverez le second. »

Il dépose sur la table deux paquets. Le premier pourrait contenir une bouteille. Le second est beaucoup plus petit. Je retire le papier du premier paquet : c'est comme je le supposais, un luxueux étui, qui renferme un whisky, un tourbé d'Islay que je n'ai jamais jusqu'à présent, osé m'offrir, tant le prix me semblait déraisonnable. Le deuxième paquet a manifestement été fait « maison ». Dans la petite boîte que devait à l'origine contenir un bijou de fantaisie, je découvre non pas un taille-crayon, mais « mon » taille-crayon. Car s'il avait été acheté chez le papetier, il serait venu dans son écrin d'origine. Certes, je n'ai pas de preuve absolue, le taille-crayon ne porte aucune marque particulière, aucune rayure, et ne m'a pas sauté au cou en m'appelant « papa ! ». Mais je comprends que j'ai été le jouet d'une machination. Impatients de me voir m'accrocher à mon poste alors que j'avais atteint l'âge légal du départ et que j'avais tous mes trimestres pour percevoir ma pension à taux plein, mes chers collègues ont imaginé de confisquer mon taille-crayon pour que je me sente désœuvré, inutile. Ils m'ont insidieusement poussé à faire ma demande de retraite, alors qu'il me restait deux ans avant d'être atteint par la limite d'âge.

Le mieux, c'est de n'en rien montrer, de remercier chaleureusement, et de déboucher le champagne pour faire passer l'amère pilule.

« Merci à tous d'être venus aujourd'hui. Je sais, c'est tout à fait normal, qu'il y a quelques personnes qui ne m'aimaient pas trop. Je les remercie d'avoir toujours attendu que j'aie le dos tourné pour dire du mal de moi. Cela m'a rendu la vie plus agréable. Et, puisque j'ai l'intention de me remettre aux études anciennes, et que le Président de l'université a autorisé à nouveau les boissons fermentées, je terminerai en disant : Νῶν χρῆ μεθύσθην ! [C'est le moment de boire, ou plus exactement de s'enivrer] - Vous conviendrez que la citation a plus de gueule en grec qu'en latin ».